

— Personne alors ne pleurera ta mort dans la tribu ?  
 Le pauvre diable se mit à trembler de tous ses membres.  
 — Réponds, insista Dick.  
 — Woan-Vah a encore une vieille mère dans son kraal.  
 — C'est bien. Si je te fais grâce de la vie, accepteras-tu ?  
 Le jeune guerrier eut un frisson de joie.  
 — J'accepterai, Tidana, répondit-il avec empressement.  
 — Me serviras-tu fidèlement jusqu'à la mort ?  
 — Je te le jure, Tidana.  
 — Prononce le serment terrible.  
 — Que mon esprit, privé de son corps sur le bûcher funéraire, erre éternellement parmi les karakais sans pouvoir jamais être admis aux territoires de chasse des ancêtres si je manque à ma promesse.  
 — C'est bien, Woan-Vah, relève-toi, tu conserveras ton nom.  
 D'un bond, le jeune homme fut sur pied.  
 — Y a-t-il d'autres sentinelles entre l'habitation et nous ? poursuivit Dick.  
 — Aucune, Tidana.  
 Suivi de l'Oiseau-Moqueur, le Canadien prit sa course, sans s'inquiéter cette fois de dissimuler son passage, et quelques instants après tous deux arrivaient aux avant-postes de France-Station.

### CHAPITRE III

Un conseil de guerre. — Le Swan. — Fuite sous bois. — Gilping disparu

— Qui va là ? fit la grosse voix du squatter Kirby.  
 — France et Canada, répondit le vieux trappeur en donnant le mot de passe.  
 — Ah ! c'est vous, Dick, répondit le fermier, vous êtes attendu avec impatience, car la nuit ne s'écoulera pas sans quelques tours de ces gueux de Ngotaks.  
 — Qui veille ce soir ? demanda Dick.  
 — Le Gaen et Le Bihan avec leurs matelots nagarnocks gardent trois côtés du bickhaus, et Collins est, avec quatre hommes du placer, chargé de surveiller le dernier.  
 — Et Gilping ?  
 — Nos espions nous ayant avertis que les Ngotaks voulaient tenter un coup de main cette nuit même pour enlever leur kobousg, Son Excellence loru Woangow, ajouta le fermier en riant, a fini par céder aux représentations du comte d'Enraygues, et il est venu s'abriter à France-Station.  
 — En ce cas il n'y aura rien cette nuit, les Ngotaks ne sont pas de taille à attaquer notre bickhaus, il faudrait du canon pour renverser nos murailles ; faites rentrer tout le monde dans l'intérieur, Kirby, il est inutile de fatiguer nos hommes à garder l'esplanade ; demain, du reste, il n'y aura pas un seul guerrier ennemi dans les environs.  
 — Que voulez-vous dire ?  
 — Nos amis nagarnocks leur ont envoyé la pierre noire.  
 — C'est une guerre d'extermination, alors...  
 — Et les Ngotaks n'auront pas assez de tous leurs hommes pour essayer de défendre leurs grands villages. Vingt-quatre heures ne s'écouleront pas, si je ne m'abuse, sans qu'il y ait des propositions de paix de leur part, car c'est à peine s'ils peuvent mettre sur pied cinq cents guerriers, alors que les Nagarnocks en ont déjà rassemblé deux mille.  
 — Je ne partage pas votre confiance, Dick, ils feront alliance avec les autres tribus.  
 — Comptez vous pour rien les trente carabines que nous pourrions ajouter au nombre de nos alliés ; vous savez bien que toutes les peuplades du Buisson ne pourraient entamer notre petit corps de troupes armé de revolvers et de carabines à répétition... Non, non, Kirby, je craignais un coup de main cette nuit avant que les Nagarnocks ne se soient déclarés pour nous ; et puis, dans l'obscurité, les armes à feu ne valent guère plus que les flèches. Ces démons pouvaient incendier l'habitation et nous causer les plus grands dommages, mais, maintenant qu'ils ont laissé passer l'occasion, nous n'avons plus rien à craindre d'eux.  
 — Vous oubliez qu'il seront soutenus par votre éternel et insaisissable ennemi.

— Oh ! oui, l'homme masqué, avec son navire volant, fit le vieux trappeur en éclatant de rire. C'est fort heureux pour lui que je n'aie pas eu ma carabine à longue portée lorsqu'il est venu se promener au-dessus de nos têtes pour nous narguer ; je lui conseille fort de se tenir à distance, si l'envie lui prend de recommencer sa petite navigation aérienne.  
 — Ce n'est pas l'avis de Jonathan Spiers.  
 — Qu'il se mêle de ce qui le regarde, interrompit rudement le Canadien ; je ne puis l'accuser de la mort de mon pauvre Willigo, car il n'a fait que se défendre ; mais je n'oublierai jamais que si sa mauvaise étoile ne l'avait pas conduit ici, mon vieux et fidèle compagnon serait encore de ce monde. Enfin ne parlons plus de cela ; mais que le capitaine Spiers ne s'occupe pas de la défense de France-Station cela me regarde...  
 — Vous l'écouteriez, Dick, vous écoutez tous nos amis qui sont réunis là-haut et vous attendent, et vous changerez d'avis quand vous aurez reçu leurs explications, car, je dois vous le dire, vous seriez seul à soutenir votre opinion...

— Nous allons bien voir, interrompit le vieux batteur de Buisson, qui donnait depuis quelques instants des signes non équivoques de mauvaise humeur.

Puis, appelant Collins, il lui renouvela l'ordre précédemment donné au squatter, en lui recommandant d'avertir immédiatement les capitaines Le Guen et Le Bihan, ainsi que les deux mécaniciens, qu'il désirait leur parler de suite, et qu'ils aient à se rendre à la bibliothèque de l'habitation.

Se retournant alors vers son compagne :

— Suivez-moi, Kirby, vous allez voir qu'il y a dans tout cela plus de fumée que de feu.

Les deux hommes se dirigèrent vers la partie fortifiée de l'habitation, suivis de Woan-Vah, qui ne quittait pas plus son nouveau maître que son ombre.

A peine entré dans la vaste bibliothèque de l'habitation, où ses amis réunis en conseil l'étaient depuis plusieurs heures, et après l'échange obligé de cordiales salutations, le Canadien mit sans répit la conversation sur ce terrain.

Les capitaines et les mécaniciens faisaient en ce moment leur entrée.

Cette fois, ce ne fut pas le capitaine qui lui répondit, mais le jeune comte d'Enraygues lui-même, poussé à bout par l'entêtement de son ami.



Qui va là ? fit le squatter Kirby. — Page 132, col 1

— Mon cher Dick, lui dit-il avec une franchise que l'intimité de leurs relations autorisait, nous n'avons pas de temps à perdre en discussions stériles. A quoi bon recommencer pour la dixième fois une démonstration que l'absence de connaissances théoriques et pratiques spéciales vous a jusqu'à ce jour empêché de comprendre ? Qu'il vous suffise de savoir que notre ami Jonathan Spiers a découvert le moyen d'accumuler l'électricité aux deux points extrêmes de ses navires, c'est-à-dire à l'avant et à l'arrière, en quantité si considérable que, dirigée sur un point, elle y produit des effets identiques à ceux de la foudre. Ces navires, pourvus d'automoteurs puissants, peuvent, ainsi que vous l'avez vu hier (l'homme masqué, à l'aide du Swan qu'il a dérobé on ne sait encore par quel moyen, nous en a donné une démonstration suffisante), peuvent, dis-je, s'élever dans les airs et détruire en quelques secondes un corps d'armée, une flotte, une cité, sans qu'aucune force connue soit suffisante pour s'y opposer. Or, un de ces terribles engins se trouvant en ce moment au pouvoir de notre plus mortel ennemi, nous pouvons nous attendre à être à chaque instant anéantis, pulvérisés sur place.

Cependant, le Canadien ne voulut pas se rendre sans avoir épuisé ses arguments.

— Tout cela est merveilleux, mon jeune ami, répondit-il, et dépasse les contes fantastiques qui ont amusé ma première enfance ; mais en admettant l'exactitude du récit que vous me faites d'après les dires du capitaine Spiers, comment se fait-il que celui que vous appelez, à juste titre, notre plus mortel ennemi, se soit borné à une simple promenade circulaire au-dessus de nos têtes, au lieu de nous anéantir, de nous pulvériser sur place comme vous le disiez il n'y a qu'un instant ? C'est la dernière objection que je me permets de vous faire, car aussi bien, je vois que j'ai tout le monde ici contre moi.